


PO
2274
.H43V5
1921

U d/of OTTAWA



39003002483641



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

12 Feb. 1970

A Madame G. Bernoville,
A Gustave Bernoville,

en grande admiration, ou toute amitié

Paul Harel

Édition limitée à six cents exemplaires numérotés et tirés
sur papier vergé.

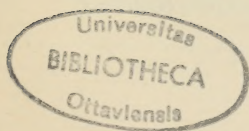
N° 526

*Il a été tiré de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires de luxe, numérotés,
sur papier pur fil,*

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Copyright by Garnier frères. 1921.

LA VIE
ET
LE MYSTÈRE



DU MÊME AUTEUR

CHEZ PLON :

ŒUVRES. Poésies. — *Heures lointaines. Aux Champs*, couronné par l'Académie Française. *Voix de la Glèbe*, couronné par l'Académie Française. Un vol. avec portrait. Prix : 5 fr.

Autres ouvrages couronnés par l'Académie Française :
(Prix Lambert)

EN FORÊT, poésies. Un vol.....	4 fr.
POÈMES MYSTIQUES ET CHAMPÊTRES. Un vol.....	4 fr.
A L'ENSEIGNE DU GRAND SAINT-ANDRÉ. Un vol.....	3 fr. 50
LE DEMI-SANG, roman. Un vol.....	3 fr. 50
MADAME DE LA GALAISIÈRE, roman. Un vol.....	3 fr. 50
ERNEST MILLET. Un vol.....	2 fr. 50
L'HERBAGER, pièce en 3 actes et en vers.....	2 fr. 50

CHEZ LEMERRE :

LA HANTERIE. Un vol..... 3 fr.

LIBRAIRIE JOUVE :

HOBEBEAUX ET VILLAGEOIS. Un vol..... 3 fr.

LIBRAIRIE LANGLOIS, *Argentan* :

CHANSONS DE CHASSE. Un vol..... 2 fr. 50
UN MARIAGE AU XVIII^e SIÈCLE. (*Epuisé*).

CHEZ PAUL BARIL, *Echauffour* :

DEVANT LES MORTS (poèmes de guerre). (*Epuisé*).

LIBRAIRIE SAINT-LUC (*Lourdes*) :

LA FIN DU MONDE. Brochure..... 2 fr.

PAUL HAREL

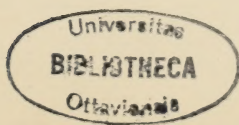
LA VIE
ET
LE MYSTÈRE

SONNETS



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1921



LA VIE
ET
LE MYSTÈRE



PO
3274
H43V5
1921

A LA MÉMOIRE

DE

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

SONNETTISTE IMPECCABLE, POÈTE MAGNIFIQUE,

INHUMÉ SUR LA COLLINE NORMANDE DE *Bon-Secours*,

OÙ J'AI DÉSIRÉ QU'IL ENTENDÎT LA PRIÈRE ET LES PAS

DE SON FIDÈLE AMI :

P. H.

SONNET LIMINAIRE

ASPECTS DU LIVRE

De la chapelle antique ayant passé le seuil,
Pour adorer le Fils de la Vierge Marie,
On voit celui qui songe avec celle qui prie
S'unir là, dans la paix, dans la joie ou le deuil.

On voit le cerf rapide et le souple chevreuil
Fuir à fond de forêt sous quelque sonnerie.
Lumières du moustier, feux de l'hôtellerie,
Vous évoquez, là-bas, les douceurs de l'accueil.

Piétons ou cavaliers, riches ou gueux, qu'importe !
Partout l'hôte est sacré, nul ne défend la porte
A ceux qui voient d'abord la table, en arrivant.

Un vin mystérieux réconforte les âmes.
Et voici, par-dessus l'auberge et le couvent,
Des ciels, doux et profonds comme les yeux des femmes,

P. H.

RETOUR DU SAINT-SACREMENT

POUR M^{gr} BAUDRILLART.

Le vent du soir soufflait sur le troupeau qui bêle.
Les arbres et les cœurs étaient pleins de frissons :
Un Dieu, sanctifiant la route où nous passons,
Revenait dans l'Hostie à la douce chapelle.

Pour toute escorte (ô monde oublieux et rebelle !)
Un curé de campagne et deux petits garçons,
Qu'enchantait, dans le même oubli de leurs leçons,
La hêtraie aux tons d'or, si mouvante et si belle.

Tous à genoux, devant les cierges allumés,
Nous adorons. Un chant lointain nous dit : Aimez
Le Dieu de paix, le Dieu d'amour, le Dieu de gloire !

S'il a foulé la terre et quitté l'inconnu,
C'est pour vous, ô pécheurs, pour vous qu'il est venu
S'offrir, des mains du prêtre, à la nuit du ciboire.

Château d'Échauffour.
Octobre 1920.

L'HOSTIE AU CHATEAU

POUR M^{me} EM. DE GIBERT.

O faveur infinie ! avoir en sa maison,
Non loin du visiteur indifférent qui passe,
Près d'une faible lampe, en un petit espace,
L'Etre dont la grandeur accable la raison.

Que faut-il à ce Dieu pour aimer sa prison ?
Est-il vrai qu'ici-bas quelqu'un le satisfasse ?
Pour qu'un éclair de joie illumine sa Face,
Que lui faut-il ? Un cœur. Une âme. Une oraison.

L'Agneau du sacrifice épanche ses lumières
Sur le château, les bois, les routes, les chaumières.
Il réchauffe, il éclaire, il regarde, il attend.

Il répond, n'étant pas du tout le Taciturne,
Mais le Veilleur, dont l'œil se préoccupe autant
Du marcheur matinal que du passant nocturne.

AU DIEU CACHÉ

Vous êtes le divin prisonnier du château.
Vous restez jour et nuit dans la sombre chapelle.
De loin c'est votre voix, Jésus, qui nous appelle :
Venez ! Et quelques-uns frappent sous le linteau.

Ils ont touché la porte, elle s'ouvre aussitôt.
Une femme à genoux, pâle, inclinée et belle,
Songe. Le prêtre lit. L'enfant de chœur épèle.
Un vieux trouvère est là, perdu dans son manteau.

Il dit : A vous, Seigneur, les tourelles, les arbres,
A vous le bronze et l'or, les tableaux et les marbres
Et toutes les splendeurs de cet illustre lieu !

Mais dans le tabernacle on voit naître des flammes,
L'Hostie est lumineuse et vivante ! O mon Dieu,
Parlez, que voulez-vous encor ? — Je veux des âmes.

LA FORÊT DÉTRUITE

A RENÉ BAZIN.

Elle était devant nous, muette, dépouillée,
Sans arbres. Nul aboi ne montait dans les airs.
Solitude, abandon, silence des déserts,
Pas même ce léger frisson d'une feuillée !

Dépassant des chevreuils la bande éparpillée,
En de grands débuchés s'étaient enfuis les cerfs.
Plus d'oiseaux où jadis éclataient leurs concerts.
Alors notre paupière un instant s'est mouillée.

Terre sans animaux, en ton immensité
Le souffle de la mort a donc tout dévasté,
Tout détruit, les moustiers, les moines et les chênes ?

Oui. Mais d'un vieil amour, ô forêt des aïeux,
Et qui nous lie à toi, rien n'a brisé les chaînes.
Et ton ombre éternelle est entrée en nos yeux.

LA DERNIÈRE CHASSE

POUR M^{me} H. DE GASTÉ.

La meute clabaudant aux souffles du matin,
Le dix-cors, déjà sombre, éventa la clairière,
Bondit dans les sous-bois, puis revint en arrière
Et s'arrêta, tremblant, furieux et hautain.

Regnant les coteaux, pour mieux fuir son destin
Il voulut traverser la forêt tout entière.
Vers le soir, avec lui dans l'immense bruyère,
L'amazone apparut, svelte et noire, au lointain.

Galops sous la première étoile qui s'allume,
Fin du drame, où le sang rougit le poil qui fume,
Accords, flambeaux, curée. O fastes abolis !

O bois morts, dans les grands espaces monotones...
Reverrons-nous jamais, terre des hallalis,
L'embouchure des cors aux lèvres des Automnes ?

L'ADIEU

POUR M^{me} GABRIEL REY.

*Dans vos retraites,
Biches distraites,
Beaux cerfs jaloux,
Tranquilles couchez-vous...*

Dans les beaux soirs de chasse on distinguait les êtres :
L'amazone, drapée en sa robe aux longs plis,
S'arrêtait sur le fond blafard des ciels pâlis.
Des cavaliers montaient vers les pins ou les hêtres.

Avant de réveiller jusqu'aux échos champêtres,
Un tayauté nocturne animant le gaulis,
Les cerfs dressaient l'oreille et tremblaient dans leurs lits :
Que voulaient donc, là-bas, les piqueux et les maîtres ?

Sur la lande, parmi les genêts et les houx,
L'Adieu disait : dormez, dormez, beaux cerfs jaloux
Et vous aussi, daguets légers, biches distraites.

D'une lutte sauvage oubliez tout le bruit.
La Grand'Chasse n'a pas dépeuplé vos retraites.
Et l'Aventure au loin s'efface dans la nuit...

LES DAMES DE SAINT-HUBERT

Vers la fin des temps, un poète imagina un Ordre.

L'Abbaye à cheval monte deux fois par an,
La règle autorisant deux chasses en automne.
Ces Dames, dont parfois la grâce nous étonne,
Partent au petit trot et chacune à son rang (1).

Monseigneur de Béthune est le proche parent
De l'Abbesse. Il l'entraîne, il suit, il pique, il tonne.
Le cerf épouvanté saute la Charentonne ;
La meute est sur la voie où passe un Révérend

(1) Elles montent des *hourtus*, chevaux de forêt.

Dont le bidet, peureux comme lui, trotte l'amble.
Ces Dames au galop escortent, bien ensemble,
Une Abbesse adorée et belle et jeune encor.

Honneurs du pied, fanfare, aboîments. Quel tapage !
Le *bénédicté* succède au chant du cor :
Le Cloître a Monseigneur et tout son Équipage.

ARISTOCRATIE

Nos Sœurs de Saint-Hubert ont des âmes de feu.
La nuit à l'oraison elles sont entraînées.
Leur lèvres en est avide au cours des matinées.
Hors cette nourriture, elles vivent de peu.

Pour l'oblat, qui les voit chaque jour au saint-lieu
Se prosterner du fond des stalles géminées,
Leurs traits n'ont pas subi l'atteinte des années,
Tant ils demeurent fins sous le capuchon bleu.

Ce Cloître agenouillé verra la fin du monde.
Un Cavalier vers lui, d'une ligne profonde,
Doit s'avancer, avec l'armet et le haubert.

Un fauve éclairera le prince d'Aquitaine,
Portant, comme jadis et devant Saint-Hubert,
Le Signe entre les bois de sa tête hautaine.

RESSOUVENANCE

Seule comme autrefois, l'Abbesse aux cheveux d'or
A voulu chevaucher cette lande infinie
Où les trompes poussaient, en des flots d'harmonie,
Les sons impérieux de leur multiple accord.

L'animal se forlonge, on sonne, on sonne encor...
La meute sur un change au loin s'est désunie.
En ce cadre, où du soir commence l'agonie,
Quel rêve unit la femme à l'immense décor ?

Les échos du passé frappent-ils son oreille ?
Et quel autre déclin la vit, toute pareille,
Écoutant un appel étrange, avant la nuit...

Rapide, elle s'en va. Mais dans le monastère
Un flambeau tremble aux mains de la sœur, qui conduit
L'Abbesse, lente et pâle, à sa cellule austère.

TRILOGIE D'AUTOMNE

LA CHASSE

Heureux qui, comme moi sombre amant des futaies,
Épaulant son fusil sur un vol de pigeons
Les fit saigner dans l'air et tomber dans les joncs,
Au bord de l'étang triste où se penchent nos haies.

Plus haut, parmi les houx luisants couverts de baies,
La sarcelle, levée au pied des sauvageons,
S'abattait dans la mare, y faisait des plongeurs,
Sous le chien, dont les crocs aigus rouvrent les plaies.

Et tu rentrais, poète, avec des oiseaux morts.
Et le massacre en toi n'éveillait nul remords.
Ton épagneul dans l'ombre au loin battant la berge,

Tu marchais, renseigné par le souffle des nuits,
Qui t'apportait déjà l'âme de ton auberge,
Toute pleine de feux, de fumets et de bruits.

L'AUBERGE

Aussitôt qu'un valet annonçait ma venue,
Les commis voyageurs, toujours un peu gamins,
Venaient m'interroger sur l'état des chemins,
Comme un type arrivé d'une terre inconnue.

Un grand alcoolique à la barbe chenue
M'offrait l'absinthe amère aux amers lendemains.
Un vieil acteur clamait, en se chauffant les mains :
La masse des ramiers tantôt voilait la nue !

Pendant que des gloutons me glissaient, d'un air fin :
« Vous êtes fatigué, vous devez avoir faim... »
Une femme au bras fort posait dans la balance,

Devant le fauteuil, doux à mes membres quiets,
Les pigeons alourdis, les canards grassouillets.
Et le chien sur son cul regardait en silence.

LE CHATEAU

Des branches du fourré, des hauteurs du gaulis,
Sous des coups de fusil qui soulevaient les hardes,
Les bécasses tombaient, plombantes et mignardes,
Sur la feuille ou dans l'herbe, en un mol éboulis.

Nos gens, gagnant la plaine où fuyaient des courlis,
Emportaient le gibier, les chiens suivant les gardes.
Terreur des faons craintifs et des biches hagardes,
Du fond des bois montait le chant des hallalis.

Plume et poil. Le château partout faisait la guerre.
La venaison fumait aux cuisines sous terre.
Dans l'âtre, des fagots crépitaient. Le grand feu

Héraldique faisait flamboyer les vaisselles,
Et la plaque de fer, léonine au milieu,
Avait, sur son champ noir, des gerbes d'étincelles.

LE COUP DE FUSIL

A CHARLES BAUSSAN.

J'ai blessé le pigeon qui traversait les bois.
C'était un beau ramier au plumage de cendre.
Je l'ai vu s'arrêter, tournoyer, puis descendre
Sous les genévriers, pour la dernière fois.

Pendant que la forêt, en de brusques émois,
Livrait au vent du soir sa cime pâle et tendre,
Les ombres de la nuit partout venaient s'étendre,
Éteignant, peu à peu, les reflets et les voix.

Je n'ai pas retrouvé l'oiseau dans la clairière ;
Essuyait-il son corps à l'épaisse bruyère,
Y cachait-il la plaie ouverte jusqu'aux os

Et les hérissements de son col déjà roide ?
Ou, les ailes en croix, au milieu des roseaux,
Tachait-il d'un sang noir quelque nappe d'eau froide...

DESTINÉE

Lorsque je nourrissais le pâle voyageur,
Le paysan, le gueux drapé dans sa chlamyde,
Qui par les temps de pluie arrivait tout humide,
En fixant de mon feu l'agréable rougeur.

Quand je faisais verser mon cidre le meilleur,
En un jour de frairie, à quelque abbé timide,
Cependant que des plats montait la pyramide,
Étais-je un aubergiste ou bien un grand seigneur ?

Je n'étais simplement qu'un hoberçau-poète.
Je dissipais, devant ma famille inquiète,
Le plus clair de mon bien, mais Dieu, que je servais,

M'a donné, pour finir ma carrière en province,
Une gentilhommière où je suis, quand j'y vais,
Nourri comme un chanoine et logé comme un prince.

MES PRÉDÉCESSEURS AU MANOIR

L'R est la consonne de la force.

C'est ici que Turpin, le gendarme du Roy,
Après avoir chassé le renard et la loutre,
Revoyait, au feu clair qui riait sous la poutre,
Le grand Trianon rose avec un peu d'effroi.

Potain de Morainville, outrant le désarroi
Du pourpoint déchiré dont sa femme l'accoutre,
Dévorait ici même, entre la miche et l'outre,
Une dinde fumante après un gigot froid.

Un peu plus tard ce fut Monsieur de la Martrée,
Gentilhomme estimé de toute la contrée
Et qui, nu comme un ver, se peignit tout en or.

Très flatté, je succède à ces gens honorables.
S'ils eurent des soucis et des soucis encor,
Ils ne l'ont jamais fait sentir aux misérables.

LA FÊTE AU VIEUX LOGIS

Pendant la guerre.

Maîtres du vieux logis, tous dignes de mémoire,
Soldats qui défendiez la patrie en danger ;
Femmes, dont nous voyons les âmes voltiger
Dans la salle, aidez-nous à fêter la victoire.

Les Français, les Anglais se sont couverts de gloire,
Comme aussi l'Amérique immense, au vol léger.
Les loups boches s'enfuient, on va les égorger
Sur la Meuse et le Rhin et dans la Forêt Noire.

Buvons à la Belgique immortelle ! Buvons
A la fin de ces vils fabricants de savons
Où le diable avec eux installait des microbes.

Gendarmes et cheveu-légers, réveillez-vous !
Dames du temps passé, frissonnez sous vos robes :
Dampierre au fond des bois sonne la *Mort des loups* !

A LA COLONELLE R...

Réunis devant l'âtre aux bûches féodales,
Le soir, nous condamnions, autour des hauts landiers,
L'Allemagne sans foi ni loi. Vous entendiez
Ce que nous suggéraient les crimes des Vandales.

Du piano vos pieds touchèrent les pédales.
Trêve aux propos amers. Et vous les suspendiez
En jouant du Schumann. Et de ses *Grenadiers*
L'appel à l'Empereur retentit sur les dalles.

Puis Beethoven, au *Clair de lune*, obtint du flot,
Fugitif et battu, le rythme et le sanglot.
Enfin, quand eut cessé la profonde redite,

Le *Largo* de Haendel monta vers les sommets.
O génie, est-ce toi que la Prusse maudite
A, sous sa griffe immonde, étouffé pour jamais ?

A UNE MUSICIENNE

Une épinette grêle et des airs d'autrefois.
Des lumières dansaient dans les tapisseries.
Les notes du vieux temps évoquaient des féeries
Et des bals enchantés revivaient sous vos doigts.

Non loin, une futaie orchestrale. Et les bois
Où de hautains aïeux, orgueil des galeries,
Venaient, par les déclins, mêler leurs sonneries,
Cependant que les cerfs y tenaient les abois.

Ces hommes n'auraient pas d'une oreille vulgaire
Écouté la musique. Et tous, pendant la guerre,
Après la chasse ardente et les soirs orageux,

Unissant la gavotte à des rêves de gloire,
Ils auraient comme nous, chère, suivi les jeux
De vos magiques mains sur le clavier d'ivoire.

FIN DE CHASSE

C'est une fin de chasse en un décor d'automne.
Le jour douteux renvoie, à travers les ménils,
Les chasseurs aux maisons et les chiens aux chenils.
La nappe d'un étang se réveille et moutonne.

Cris d'oiseaux, longs appels dont l'oreille s'étonne.
Par les chaumes aigus des perdreaux désunis
Piètent, dressent le col, regagnent d'anciens nids,
Loin du passant, qu'émeut leur plainte monotone.

Ils se taisent. Plus rien. Voici l'ombre et la paix.
Pourtant le lièvre expire au sein du trèfle épais.
L'homme, avec un falot, verrait le mort au gîte,

Il verrait, projetant ça et là des rayons,
Une patte qui saigne, une aile qui s'agite...
Et ses mains trembleraient sur la nuit des sillons.

CHÈRE FORÊT...

Chère Forêt, comment ne pas aimer les bêtes ?
Un ordre les soumet à la loi des instincts.
La harde vient jouer sur le ciel des matins,
Quand le Dieu des saisons la convoque à ses fêtes.

Les fauves, ça et là, multipliant les quêtes,
Broutent les serpolets, les sauges et les thyms.
Puis la lande est franchie et les dix-cors hautains
Dans le pays des eaux promènent leurs conquêtes.

Ils arrivent ensemble, allongent des museaux
Fumants vers l'onde fraîche, où l'ombre des roseaux
Peut, tout à coup, chez eux dilater l'œil sauvage.

Ils s'enfuient. Mais le Chef n'a tremblé qu'un instant
Qui revient, seul, offrir, comme une grande image,
Sa tête chimérique au miroir de l'étang.

EN FORÊT

Les sapins et les pins, les hêtres et les chênes
Et les bouleaux d'argent et les mélèzes d'or
Sont abattus. Plus rien dans l'immense décor,
Que des bœufs auvergnats traînant de lourdes chaînes.

O vent, c'est la tempête ici que tu déchaînes.
Les fourrés, d'où montait pour nous le chant du cor,
Sont détruits. Et les cerfs, afin de vivre encor,
Mordillent les pommiers des campagnes prochaines.

La Forêt, douce aux fruits, aux grains, aux animaux,
Envoyait sa fraîcheur à de lointains hameaux,
Ou perdait le brouillard hostile en ses feuillages.

Maîtresse des torrents plus forts que les taillis,
Elle était la gardienne et la sœur des villages.
La mort d'une forêt, c'est la mort d'un pays.

Saint-Évroul (1920).

QUATRE - TEMPS

Chasseresse et chasseur, dès l'aube, en arrivant,
Nous avons tous les deux, hôtes d'une abbaye,
Le long de la forêt par les eaux envahie,
Abattu des canards dans la brume et le vent.

Midi. L'angelus sonne. On s'arrête devant
L'abbatiale, où bientôt vous êtes accueillie...
L'hôtelier nous précède et dans l'hôtellerie :
Deux convives. D'abord, cet humble desservant,

Puis, d'une ombre de fief l'habituel vidame.
Il dit, en s'inclinant : Vous me voyez, Madame,
Ici fort honoré d'être à table avec vous.

Quatre-Temps. Mais quels plats : Truites à la crème,
Carpes d'or... Sous vos yeux je bois, à petits coups,
Un très bon petit vin, tout à fait de carême.

L'ACHAT

Quand l'ivrognesse eut dit : « Je veux, foi de bacchante,
Cent dix francs de mon chien », nous tombâmes d'accord.
N'avais-je pas compris, basset jaune aux yeux d'or,
Tout ce que me disait ta prunelle éloquente.

Son oreille affectait la forme d'une acanthe.
Poil soyeux, beau poitrail, bon nez, que sais-je encor ?
Et puis, quel compagnon, quel ami, quel trésor !
Il ne m'avait coûté que cent dix francs cinquante.

Car à l'époux j'avais offert des crapulos.
L'ivrogne s'attendrit en exhalant un los
Sur le tou-tou : « Monsieur peut voir que je frissonne.

Ah ! ce chien, je devrais n'en parler qu'à genoux :
Sobre comme un chameau, fin comme une personne
Et si fier qu'il semblait parfois rougir de nous ! »

SOUVENIR DE CHASSE

A FEU MON CHIEN.

La bécassine sourde et celle au ventre blanc .
Se levaient ça et là de l'humide bruyère,
Criant à droite, à gauche, ou devant, ou derrière.
Brusquement, j'épaulais ou je faisais semblant.

Quand je brisais leur vol d'un plomb dur et cinglant,
Tu t'en allais chercher la victime légère ;
Ta gueule la trouvait parfois sous la fougère
Et tu me rapportais, joyeux, l'oiseau sanglant.

Mais je fis, tout à coup, ô mon bon chien, regarde :
Vingt fauves à cent pas devant nous ! Une harde
Nous fixe, le col haut, de ses yeux étonnés.

Tout beau, ne bouge plus. Laisse aller tes barbiches,
Laisse trembler ton corps, laisse frémir ton nez,
Ne troublons ni les cerfs ni les faons ni les biches.

AUTREFOIS

L'ABBAYE ET LES CHAMPS

Seule, frappée à mort, l'Abbaye agonise.
Demain ses murs glacés n'auront aucun vivant.
Et dans la basilique en deuil, ouverte au vent,
Du jour et de la nuit la plainte s'éternise.

Là-bas, près du village, animés par la brise,
Tiges d'or, épis lourds et nappe au front mouvant,
Les blés font et refont, dans le soleil levant,
Le grand salut de l'aube à la très vieille église.

Mais du troupeau sacré la voix manque au bercail.
Le moine, ô paysan, protégeait le travail
En répandant sur lui l'oraison tutélaire.

Elle protège encor nos biens, en vérité,
Car il faut, pour que Dieu les aime ou les tolère
Le don, proche ou lointain, de la mysticité.

MON VILLAGE SOUS DEUX CURÉS

O village lointain du curé Berthelot !
Église, dont le vent faisait claquer les portes ;
Vieux pignons qui saillaient sur des ruelles mortes
Où, dès le crépuscule, on s'armait d'un falot.

Les Dames du *Cœur-Bleu* venaient, à petit flot,
Remplir un bas-côté de leurs saintes cohortes.
Sur la place on voyait des gueux à jambes tortes
S'enfuir, quand un gendarme arrivait au galop.

Les paysans, heureux de chômer les dimanches,
S'assemblaient, poussiéreux ou crottés jusqu'aux hanches ;
Ils échangeaient entre eux des senteurs de hameaux.

Parfois, quand des païments gonflaient leurs blouses bleues,
Plus d'un, en supputant le prix des animaux,
Regrettait que Paris fût à quarante lieues !

CAVALCADE

Le curé Johannet, grand, sec, de parole aigre,
Possédait un nez large aux tons violacés ;
Certains ne l'aimaient pas, d'aucuns l'aimaient assez.
Selon l'heure il était tout miel ou tout vinaigre.

Sur la route où l'évêque arrivait, pâle et maigre,
Il voulut, sans souci des morts et des blessés,
Que trente cavaliers, en longeant les fossés,
Suivissent Monseigneur d'un trot plutôt allègre.

Le prélat fut sauvé. C'était le principal.
Le vieil évêque eut même, en tout épiscopal,
La force de sourire à l'étrange embuscade.

Mais, quand il eut béni les cavaliers normands,
Il fit voir au curé, dans ses appartements,
Qu'il n'avait pas du tout goûté la cavalcade.

A UNE DESCENDANTE DE LAURE

*Vous sortiez de l'église et, d'un geste pieux,
Vos nobles mains faisaient l'aumône au populaire,
Et sous le porche obscur votre beauté si claire
Aux pauvres éblouis montrait tout l'or des cieux.*

J.-M. DE HEREDIA (suivant Pétrarque).

Sortez-vous de l'église, accompagnée ou seule,
On voit le pauvre aussi courbé sous votre main ;
Vous passez, retrouvant tout le long du chemin
Les voix qui bénissaient une immortelle aïeule.

L'automne embrume un peu la bourgade, filleule
De votre château blanc au nom gallo-romain ;
Mais, vers le haut du parc où nous irons demain,
Le hâle a raffermi la terre humide et veule.

Quand Laure, en Avignon, s'effarouche au soleil,
Pétrarque est là, guettant l'éclat d'un front vermeil
Et le rayon furtif d'une prunelle fière.

Heureux dans sa folie, il est presque à genoux.
Mais plus heureux celui qui marche à la lumière
De quelque pur regard, mélancolique et doux.

L'INHUMATION DE LA PAUVRESSE

A l'église, au-dessous d'un mince luminaire, -
La commune avait mis huit cierges. C'était bien.
Enfants de chœur ? Un seul. Chantres ? Ne sais combien,
Mais je sais qu'on chanta faux, comme à l'ordinaire.

Un neveu conduisait le deuil, un poitrinaire.
Deux sœurs représentant l'Enseignement chrétien,
Une élève choisie imitant leur maintien
Et quelques vieux amis suivaient l'octogénaire.

La fosse était gluante et creusée en un coin.
Cependant la campagne apparaissait au loin,
Car le champ du repos domine une contrée

Où la morte peina pendant quatre-vingts ans,
De la terre à nos cœurs montaient ses pas pesants,
Sa vie ! Et dans la mort la vieille fut pleurée.

FIN D'UN VIAGER

A MA FEMME.

Nous avons hérité d'une petite table
Vermoulue. Et c'est tout. Pas même un bibelot.
L'armoire et le buffet sont dans un autre lot.
Enfin vous n'avez rien, ma chère. Est-ce équitable ?

Le maire a pris l'argent. C'est un fort bon comptable.
De quelques draps blanchis vous faites un ballot
Qu'on emporta la nuit, sans tambour ni falot.
Vous avez la maison ? Elle est inhabitable.

Garantissant le pain, acquittant les impôts,
Vous avez de la vieille assuré le repos.
Et vous avez encor payé la lessivière !

Madame, si j'étais avare un tant soit peu,
Je m'en irais demain sauter dans la rivière,
Laisant notre fortune à la garde de Dieu.

AU CIMETIÈRE

Je ne serai pas loin des gueux de mon village:
Ce sont les oubliés, ce sont les endormis
Du gîte misérable où la foi n'a rien mis :
Sur eux la glèbe est nue et l'air est sans feuillage.

Mais s'il ne reste d'eux rien, ni le nom ni l'âge,
Du Dieu né dans l'étable ils seront les amis
Quand à l'ordre éternel l'âme et le corps soumis
S'uniront, de nouveau, pour le divin voyage !

En attendant, voici l'enclos des trépassés.
Voici le coin désert des tertres effacés.
J'y pénètre et les morts m'accueillent comme un hôte.

La terre est plutôt rude à mes frères les gueux.
Et je voudrais qu'ici ma croix fût un peu haute,
Afin d'en partager l'ombre douce avec eux.

V Œ U (1)

POUR ÉDOUARD TROGAN.

Aux chemins de la terre, humble et fière à la fois,
Que mon âme ne soit qu'au seul Maître asservie.
Que votre Mère, ô Dieu, devinée et suivie,
Me sache derrière elle incliné sous la Croix.

Poète au fond des champs, chasseur au fond des bois,
Puisque rien ici-bas ne m'a causé d'envie,
Puisse-je encor demain déployer, dans la vie,
Les dons originaux, Seigneur, que je vous dois.

(1) Cette boutade n'atteint pas, dans l'esprit de l'auteur, les distinctions méritées.

S'il le faut, sans gronder, j'attendrai dans les gares
Les trains. Et, tel un dieu, j'offrirai des cigares
A tous les voyageurs qui se désoleront.

Sur des autels choisis j'allumerai des cierges.
Et quand, pour des festins, mes broches tourneront :
J'inviterai des gens aux boutonnières vierges.

LE POÈTE AUX CHAMPS

Hier, un corbeau disait : ce bonhomme arrêté,
Seul au milieu des champs, « ne me dit rien qui vaille. »
Que voit-il ? Que fait-il ? — Eh ! mon cher, il travaille,
Répondit un corbeau plus expérimenté.

Ce qu'il fait ? Des sonnets. Que ta timidité
S'envole. — Alors, il doit rimer vaille que vaille ?
Et devant un bon mot sourire à sa trouvaille ?
Sénile et féminin, cet homme, en vérité,

A le pas affaibli des vieilles demoiselles...

— Les plombs de son fusil t'auraient brisé les ailes
Autrefois, dit le vieux, car ce fut un chasseur.

Ne le réveille pas. Les bons mots sont des perles :
Aux bois pleins de mystère, aux champs pleins de douceur
Il les cherche, entouré de corbeaux et de merles.

HIER UN JANSÉNISTE...

Hier un janséniste à la langue un peu vive .
Me dit : Monsieur, la table est fille du péché.
Je répondis : Monsieur, vous m'en voyez fâché,
D'autant plus que Jésus fut le divin Convive.

— Il faut qu'on se refrène ! — Il faut surtout qu'on vive.
— Avec l'eau je ne fais plus qu'un ! — Mauvais marché :
Dans le vin qu'on écarte un arôme est caché,
Sans parler des beaux feux dont le verre s'avive.

— Vous irez, votre Muse ayant quelque relief,
Au fond du purgatoire. — Et vous au fond du bief !
— Assez, car vous tenez des propos détestables.

Et ne réprovez rien. — Je réprouve l'excès,
Mais j'aime les bons vins et les plats délectables.
— Vous êtes un païen ! Non, je suis un français.

JE SUIS D'UN VIEUX PAYS...

Je suis d'un vieux pays de buveurs où l'on mange
En mêlant le plaisir à la distinction ;
Où l'on reçoit avec la noble intention
D'éviter ce qui trompe, humilie ou dérange.

Cuisine originale en tout, mais pas étrange.
Fraternité des plats dans leur succession.
Terre où l'on réussit, non sans émotion,
Et des crûs et des mets l'harmonieux mélange.

Sol unique, air léger, pays sain et charmant,
Où les hommes parfois répondent pleinement
A ces hautes faveurs dont Dieu veut qu'ils soient dignes.

Contrée hospitalière où tout est rassemblé
Et la crème et le beurre et la pomme et le blé,
Près de caveaux, creusés pour le culte des vignes.

JE VOUS AI VUE...

Je vous ai vue, un soir d'automne, au cabaret ;
De gros clients la salle était à moitié pleine.
Quelqu'un fit, tout à coup : voici la châtelaine !
Et chaque jeu soudain de subir un arrêt.

O surprise, ô minute où la grâce paraît !
La dame du comptoir retenait son haleine.
Si nos tasses n'avaient rien de la porcelaine,
Peut-être y voyiez-vous les champs et la forêt.

Et vous disiez : voici les buveurs du village.
Bien qu'ils ne soient pas tous à la fleur du bel âge,
Comme ils sont très polis, je les trouve charmants.

Vous serrâtes les mains de ces bons catholiques.
Et puis, votre départ fit, de tous ces Normands,
Dans le sombre café des gens mélancoliques.

A L'AMI CHARITABLE

Les gueux de la contrée usent tous tes habits.
J'ai rencontré Sosthène : il avait tes galoches.
J'ai croisé l'ancien garde : il avait dans les poches
De ton vieux pantalon des morceaux de pain bis.

La femme qui succombe à tant de maux subis,
Dans tes grands pardessus a taillé pour ses mioches
Des vestes. Et les gâs reçoivent les taloches
D'un père dont le nez te doit quelques rubis.

Le vieillard, qu'en hiver ton vin blanc ravigote,
Est heureux de porter l'antique redingote
Sous laquelle ton oncle allait à des festins.

Les pauvres sont-ils fiers des chapeaux qu'ils arborent ?
Ce sont tes couvre-chefs qui les rendent hautains
En des fastes auxquels tes souliers collaborent.

LA MANILLE EN HIVER

Moi, je trouve plaisant de faire une manille ·
Dans la salle agréable et vaste d'un café,
En un coin de laquelle un truand réchauffé
Songe encore au vent vif où tremblait sa guenille.

Du boulevard sans feuille au jardin sans chenille,
D'un tas de vieux journaux brille l'autodafé.
Par la fumée ici le pauvre homme étouffé,
Mais content, grâce à nous déguste une vanille.

De loin, suivant l'enchère aux chiffres orageux,
L'homme visiblement s'intéresse à nos jeux.
Il plonge dans son verre un bec d'ornithorhinque.

On l'appelle. Il s'étonne. Enfin son œil a lui :
Il se lève, il s'avance, il balbutie. Et trinque
Avec le grog fumant qu'on a versé pour lui.

DÉGUSTATIONS

J'ai goûté, L'Hopital, à ton fameux *Giscours*.
Lorsque ta main prudente eut posé la bouteille :
Harel, qu'en penses-tu ? — Mais c'est une merveille !
Et je te fis alors des compliments trop courts.

Le lendemain, tu dis : *Château Filhot* ! J'accours.
Nos verres sont d'or pâle. On boit comme la veille.
Chaque arôme au palais soudainement s'éveille.
Voilà Brillant debout. Il parle. Quel discours !

Mais Maurice Brillant, ton hôte et mon disciple,
Ne devait pas avoir de jouissance triple :
Il partit bien avant l'heure du *Chambertin*,

Lequel, après des temps d'ombre immémoriale,
Pour nous, réapparut, au soleil du matin,
Riche et dans tout l'éclat de sa robe royale.

DÉJEUNER CHEZ ALPHONSE BRUNOT

(21 novembre 1920).

Un poisson de mer aux yeux ronds. .
Deux lièvres tués dans un chaume :
Harel, Mazade et Touchalaume
En mangèrent six quarterons.

Puis, voici la dinde aux marrons.
C'est la plus belle du royaume.
Dorée et fumante, elle embaume
Et la ville et ses environs.

L'hôte, avec des gestes sévères,
Remplissait, remplissait les verres ;
Tant, qu'après le Sauternes d'or,

Fils d'une généreuse année,
Brunot, ce fut, plus riche encor,
Ce théologal Romanée !

A BENOIT LABRE

Mangeur de détritns, Benoît, roi des haillons,
N'avez-vous pas, au cours d'un long pèlerinage,
Passé par Saint-Lhomer et dans mon voisinage ?
Mais, oui. C'est en hiver et sous des tourbillons.

Chez nous le pot-au-feu tournoie à gros bouillons, ,
Enviabls, quand l'homme, au déclin de son âge,
N'a pas pour se couvrir le plus petit lainage.
Entrez donc, ô Benoît. Voici que les grillons

Se sont mis à chanter pour vous au fond de l'âtre.
Bénissez le valet, le cuisinier, le pâtre ;
Soyez notre hôte ! En vous voyant dans le manoir,

Ma femme a cru sentir des anges autour d'elle.
Mangez, buvez, prenez aussi, car il fait noir,
Pour monter l'escalier cette pauvre chandelle.

A BENOIT LABRE

(Le lendemain matin)

M'avez-vous converti ? Vous ai-je perverti ?

« C'est de Dieu que mon vin, Benoît, tient son arôme.

Vous êtes fatigué, vous arrivez de Rome.

Si vous vouliez trinquer, vous seriez bien gentil.

Voyons, n'hésitez plus, prenez un grand parti.

A la vôtre ! Le geste est fraternel, en somme,

Approchez-vous, goûtez et dites-moi, saint homme,

Si mon Sauternes vaut le Lacryma-Christi. »

Mais le haut mendiant, le pouilleux sans chemise,
A souri simplement devant la table mise.
Il a souri, très doux, pâle. Et joignant les mains :

O poète, des noix ? Du vin ? Quelle ripaille !
Mon ami, vous serez bientôt par les chemins.
Harel, vous finirez comme moi : sur la paille.

A BENOIT LABRE

Pélerin du silence et de la triste mine,
Pauvre toujours en marche, à moins qu'agenouillé ;
Martyr du saint amour qui, tout déguenillé,
Offres à Dieu ton corps où grouille la vermine ;

La Grâce du Seigneur devant tes yeux chemine,
Ouvrant, de ci de là, les cœurs à la pitié.
Les gueux, dans un élan, t'offrent leur amitié.
Ils n'ont pas avec toi très peur de la famine :

Sur les fumiers, au bord des seuils, au fond des seaux,
Tu ramasses parfois ce qu'on jette aux pourceaux.
Et, content, le sac plein de cette nourriture,

Las, mais fermant l'oreille aux appels des taudis,
Tu t'en vas dans le soir, dominant ta nature,
Vers les rayonnements lointains du Paradis.

LE LOGIS DU VAL-MARTEL

(Époque Louis XV)

A FRÉDÉRIC MASSON.

Vous représentez-vous les ventres élargis
De ces Messieurs Douillard, revenant chaque automne
De Rouen, par le doux vallon de Charentonne,
Vivre douillettement au fond de ce logis ?

L'un est d'Église : il tremble au fumet d'un hachis.
L'autre est conseiller-mâitre. Il s'attable et chantonne.
Et tous deux font honneur au cidre de la tonne,
En mangeant des perdreaux tués dans leurs couchis.

Souvent, l'après-dînée, emplissant le carrosse,
Ils allaient, l'œil mi-clos, traînés par quelque rosse,
Pêcher pour des voisins d'appétit exigeant.

Et, quand l'or du soleil animait la rivière,
Le conseiller happait des truites d'argent,
Près du chanoine noir, qui lâchait son bréviaire.

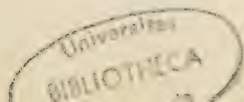
VISITE AU VAL-MARTEL

(Juillet 1919)

A M^{me} LOUIS DUBU.

Reçus par le fermier, guidés par la fermière,
Nous offrons, honorant la finance et l'autel,
Aux deux morts qui signaient : Douillard du Val-Martel
Un hommage posthume en leur gentilhommière.

On ouvre çà et là. Vous entrez la première,
Distinguant tout, le lit, le trumeau, le pastel.
Les ardeurs du matin réchauffent le castel ;
Du seuil jusques au toit, il vit dans la lumière.



Il revit ! Les Douillard se montrent, tout à coup ;
Ils veulent, sous vos yeux, détacher le licou
Du poney, puis vous suivre, en longeant une avoine.

Et le conseiller-maître, au haut du vieux chemin,
Profitant du salut qui courbe le chanoine,
Trouve un plaisir extrême à vous baiser la main.

LA BEAUVOISINIÈRE

A M^{me} PAUL HAREL.

Manoir silencieux et froid, entouré d'eau,
Où la carpe, en sautant, parfois gobait l'insecte.
Jansen y fit longtemps, à des gens de sa secte,
Porter le sombre amour de Dieu, tel un fardeau.

Mais le petit Amour, sur un petit radeau,
Y vint, comme en un temple embelli qu'on inspecte.
L'escalier révélait le goût de l'architecte.
Chaque fenêtre enfin s'ornait d'un blanc rideau.

Au lieu du pas feutré qui meurt sous les sandales,
Le pas des herbagers puissants frappait les dalles.
Nous jouâmes la nuit aux lueurs d'un grand feu.

Par moi, Monsieur votre oncle, allégé pièce à pièce,
Regardait son argent qu'il sortait peu à peu,
Cependant que j'entrais dans le cœur de sa nièce.

LES MEUNIERS MES ANCÊTRES

A HENRI DE RÉGNIER.

Les Harel n'étaient pas des meuniers ordinaires.
Avec le château fort, même avec le couvent,
Libres et chatouilleux, ils discutaient souvent.
Ils buvaient un peu mieux que dans les séminaires.

Le jour, ils travaillaient comme des mercenaires.
Tous leurs moulins chantaient dans le soleil levant.
Des flammes traversaient la fenêtre et l'auvent,
Lorsqu'ils fêtaient la nuit leurs propres centenaires.

Ils réglaiènt le méteil en beaux deniers comptants.
Mais s'il fallait plaider, ils citaient, par instants,
La coutume, les us et les vieilles formules.

Chevauchant maints pays, bons chrétiens en tout lieu,
A l'aspect d'un calvaire ils refrénaient leurs mules
Et mettaient chapeau bas devant le Fils de Dieu.

L'AIEULE PAR ALLIANCE

POUR JOSEPH L'HOPITAL.

Oh ! cette étrange Dame au grand bonnet normand,
Au Saint-Esprit d'or pâle, à la robe fleurie,
Si belle en un festin de noce, à la mairie,
Où j'étais, sans savoir ni pourquoi ni comment.

J'avais des cheveux blonds, j'entrais tout doucement
Dans ma septième année et, plein d'espièglerie,
Je savais la chanson : *Si tu voulais, Marie,*
Venir danser un peu... — L'air en était charmant.

Splendide et haut bonnet, qu'un petit vent soulève,
Sur toi timidement j'ouvrais des yeux de rêve,
Quand on me fit chanter à la fin du repas.

Et la Dame soudain de rire en sa dentelle,
Visiblement heureuse et ne se doutant pas
Qu'un petit-fils lointain se levait devant elle.

LE SANG

A MES PETITS-ENFANTS.

Une Marie Harel, sous le vieux duc Rollon,
Épousa le plus haut seigneur du pays d'Ôuche.
La demoiselle était d'une fierté farouche,
Bien que son père fût meunier dans le vallon.

La dame dont l'époux glorieux était blond,
Avait des cheveux d'or, les yeux bleus, une bouche
Du plus vif incarnat. Si bien qu'ils firent souche
D'enfants forts et nombreux. Je n'en sais pas plus long.

Les autres, de la branche obscure, mais sans taches,
Vignerons, hôteliers, avocats, à des tâches
Diverses attelés y mirent tous leurs soins.

Du nid d'aigle au moulin, du prétoire au vignoble,
Tels furent nos aïeux. Et cela prouve, au moins,
Que notre sang est riche et vieux — et plutôt noble.

ANGELUS DU SOIR

Des femmes nous parlaient, distrayant la maison,
Mais l'angelus du soir chanta sur le village :
Chacune se signa. Différentes par l'âge,
Elles se ressemblaient en leur inclinaison.

L'Étoile de la Mer brillait à l'horizon
Et, sur les flots du temps, vers l'éternelle plage,
La prière glissait, laissant comme un sillage...
La cloche accompagnait l'angélique oraison.

.

O Mère juvénile, entre toute bénie,
D'un village perdu l'humble et douce harmonie
Dans l'ombre jusqu'à vous ne montait pas en vain.

Et, pour mon âme ouvrant les portes du mystère,
L'ange me révéla le sourire divin
Que la Vierge accordait aux femmes de la terre.

LOGIS DE LA MOISIÈRE

A M^{me} BOZO-FORCINAL.

Votre aïeule lointaine, Inès de la Moisière,
Écuyère à la Cour, au temps de Henri deux,
S'y rendait en suivant le chemin hasardeux
Qui longeant la forêt en marquait la lisière.

Avant le coup brutal où sauta la visière
De son casque, Henri vint, royal amoureux,
Ici même porter ses pas. Fut-il heureux ?
Inès nous le dirait, mais elle est en poussière.

Madame, comme vous j'honore sa vertu.
Je crois qu'elle a souffert et qu'elle a combattu
Dans l'amour, la disgrâce et la mélancolie.

Je sens que l'écuyère a haussé votre nom.
Et qu'à ce beau Valois, qui la trouvait jolie,
D'une voix douce et ferme elle a répondu : non.

EN MÉMOIRE DU R. P. ÉDOUARD

Moine tonitruant, ô bon « abbé Brière »,
Homme capable aussi d'appivoiser les loups,
Plein de zèle et pieux à rendre un saint jaloux,
Tu restes, cher ami, vivant dans ma prière.

Quelquefois, tu passais ta main sous ma crinière.
Un beau signe de croix. Je tombais à genoux.
Et ta lèvre inspirée, avec des mots très doux,
Restituait enfin mon âme à la lumière.

Apôtre, confesseur, sublime franciscain,
Tu disais : « Repens-toi comme le publicain :
Je t'absous. C'est fini. Nous allons dire ensemble

Un *Pater*. Aimons bien, notre Père des Cieux... »
O toi, j'écris ces mots d'une plume qui tremble,
Mort chéri, dont le nom voile toujours mes yeux.

PIERRE LANGLOIS

Souvenir d'une audition d'octobre.

Toi, dont le haut portrait s'impose en arrivant,
Mort de la grande guerre, ô jeune chef sublime,
Dans le fond du salon quand ta lèvre s'anime,
Tu dis : Ne mêlez plus de plainte au bruit du vent.

J'ai quitté pour jamais le monde décevant
Où mon ombre légère a côtoyé l'abîme.
J'ai vu d'âpres sentiers, mais j'ai touché la cime
Où mon âme est unie au Cœur du Dieu vivant.

Parents, amis, aucun de vous n'est solitaire.
Vous ne vous mettez pas à prier sur la terre
Qu'imitant le Seigneur je ne sois avec vous.

Et même, l'autre soir quand s'ouvrit, telle une urne,
L'instrument, d'où monta ce chant pieux et doux :
C'est moi qui présidais l'audition nocturne.

AU CENTENAIRE DE LE VAVASSEUR

LE POÈTE

Dès l'école, il goûta le miel des fleurs antiques.
Emportant le secret des vers mélodieux,
On entendit bientôt l'aède, aimé des dieux,
Comme un haut lauréat chanter sous les portiques.

Jeune maître, suivi de pieux domestiques,
Plus tard il vint prier, doux, mais l'éclair aux yeux,
Non loin du chœur roman où la foi des aïeux
Semblait monter encor dans un vol de cantiques.

De l'église au manoir, des fermes aux taillis,
Tout lui disait : deviens le roi d'un beau pays,
Accomplis ton destin loin des mauvaises fièvres.

Sois le fidèle ami, le conseiller loyal,
Le Juste. Et rien depuis n'est tombé de ses lèvres
Qui ne fût noble, vrai, généreux et royal.

LES AMIS, LES HOTES

Aux saisons du blé noir et de l'avoine blonde,
Buisson (de l'Aude) avec Chennevières-Pointel,
La Sicotière, à pied traversant Fromentel,
De la Lande venaient goûter la paix profonde.

Des apôtres parfois arrivaient de Golconde
Ou d'ailleurs. Il fallait dresser plus d'un autel.
Des cellules s'ouvraient, au faite du castel,
A des prêtres venus des quatre coins du monde.

Quand l'évêque passait, les curés d'alentour
Se disaient qu'à La Lande il fallait faire un tour.
Ils couvraient le vallon, emplissaient l'avenue,

Cependant que, perdu dans un long chapelet,
On pouvait admirer, lenteur, âge et tenue,
Sa Grandeur Monseigneur Frédéric Rousselet.

LES ÉMULES, LES DISCIPLES

Plus tard, ce fut le temps de la pléiade unique
Où le Maître accueillait Contades, Challemel,
Millet, buvant des vins plus doux que l'hydromel,
Près de Germain-Lacour, finement ironique.

A l'air vif de La Lande écartant sa tunique,
Loriot condamnait le dandysme et Brümmel
Avec de tels éclats et d'un ton si formel
Qu'autour de lui vraiment il semait la panique.

Harel, au crépuscule endormi dans un coin,
Se réveillait, disant : Le dîner sonne au loin !
Il arrivait quand même, ayant fait l'impossible.

Le docte Tournoïer, seul après maints détours,
Distinguant des vapeurs au fond du soir paisible,
Se hâtait vers la brume, où fuyait des Rotours.

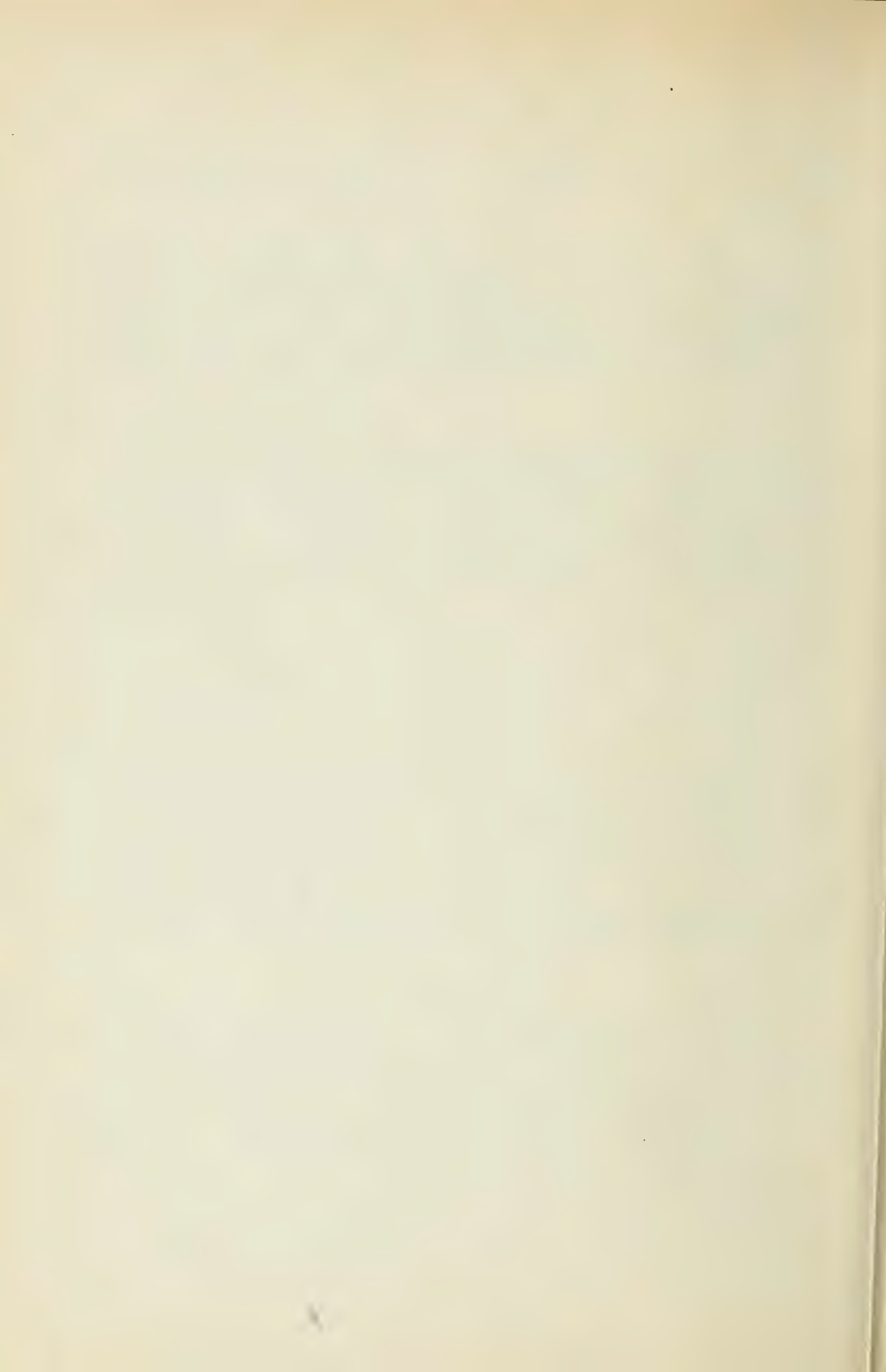
L'ÉPOUSE

Vous, la Veuve au grand nom que nul orgueil n'effleure,
Qui passez devant nous pleine d'humilité,
Dans le rayonnement de l'immortalité,
Ne fermez pas l'oreille aux battements de l'heure :

Son rythme nous conduit à la vieille demeure,
Les bouleaux ont frémi, les hêtres ont chanté.
Puis, devant le tombeau, d'une auguste beauté,
Priant, mêlant les deuils, chacun s'attriste et pleure,

Mais la chère dépouille est vivante aux genoux.
Là-bas, comme en tout lieu, les morts sont avec nous,
Du soir jusqu'au matin, dans l'ombre et le mystère.

J'ai vu se réveiller le poète endormi
Et s'unir, sur le front du Maître et de l'ami,
La couronne du Ciel aux lauriers de la terre.



AU COMMANDANT ALIX

Le plus beau vers du monde est un vers d'opéra.
Alix, tu l'as chanté sous les arbres en fête.
Ils étaient hauts ; ta voix montait jusqu'à leur faite.
Un vieux corbeau s'enfuit en poussant un hourra.

Écoute, avais-tu dit, tout le ciel tremblera !
Tu verras si ma voix, camarade, est surfaite.
Je n'ai jamais connu l'ombre d'une défaite.
Gounod m'a distingué, Gounod et cœtera.

O syllabes de rêve, ô longs appels sonores :

Jardins de l'Alcazar, délices des rois Maures...

Arrête, Alix ! Arrête et pas un cri de plus !

Les autres mots ne sont que des mots superflus.

Mais chante dans les nuits, lance dans les aurores :

Jardins de l'Alcazar, délices des rois Maures...

SUR UNE MORTE

Dans le rayonnement de la seizième année
Elle quittait l'église, où le portail roman
Encadra devant nous l'être jeune et charmant
Dont les yeux étaient clairs comme la matinée.

Après avoir joui de sa vue étonnée,
Son doux regard en moi fit naître un sentiment,
Poème de tendresse, ébauche de roman,
Songe rapide, amour d'une seule journée ?

Non pas, puisque ton cœur d'enfant, pauvre insensé,
Ton cœur saigne toujours du trait qui l'a blessé.
L'amie est morte ? Oh ! non. Elle passe, elle brille,

La princesse éclatante et jolie, au front pur,
Ouvre ses yeux profonds : j'en reconnais l'azur
Et le vieillard encore aime la jeune fille,

A UNE INCONNUE

(Après la sainte communion)

Vous restiez seule au fond de l'église déserte.

Elle vibrait encor du glas des trépassés.

Sous votre voile noir voyant vos yeux baissés,

J'imaginai celui dont ils pleuraient la perte.

Et je sortis, ému de cette découverte,

Me demandant, devant la foule aux pas pressés,

Loin des yeux sans tristesse et loin des cœurs glacés,

Si j'avais, près de vous, lu dans une âme ouverte.

Inclinant dans sa grâce un front noble et charmant,
Étiez-vous lasse ou faible en votre isolement ?
Un deuil vous cachait-il, après l'Eucharistie,

Et la splendeur du ciel et la clarté du jour ?
Oh ! non, car vous aviez, avec la sainte Hostie,
La douceur, la lumière et la force et l'amour.

DIALOGUE

SAINTE OPPORTUNE ET SAINT GODEGRAND (I)

(VIII^e siècle)

— Frère, devant toi je m'incline:
L'aube sanglante m'a fait peur
Et, songeant à l'oint du Seigneur,
Ce soir j'ai passé la colline.

(I) Fille des Princes d'Exmes, sœur de saint Godegrand, évêque de Séz, Sainte-Opportune fut, au VIII^e siècle, abbesse du *monasteriolum* d'Almenêches, en Hiesmois (Neustrie). Au sentiment de dom Guéranger, Sainte-Opportune est « la plus grande figure de moniale qui ait paru dans les Gaules ».

— Enfant, j'aime ta voix câline,
J'aime tes yeux pleins de douceur.
— Je suis ton amie et ta sœur.
Mais, sous le couchant qui décline,

Que vois-tu, gardien du saint-lieu ?
— Je vois dans les desseins de Dieu
Et par de là le soir qui baisse :

Enfant, je dois t'en avertir,
Tu seras une grande Abbessé.
— Et toi tu seras un martyr.

CLOITRES ...

Cloîtres silencieux, abris des vierges sages,
Monastères lointains de notre vieux pays;
Je vous revois dans les forêts, sous les taillis,
Où vos clochers sanctifiaient les paysages.

Et vous, fleurs des couvents, nobles des premiers âges,
Nonnes aux traits perdus, moines évanouis,
Pour moi, vous revivez, car mes yeux éblouis
Au fond des siècles morts contemplant vos visages.

Filles et fils de rois ou de grands féodaux,
Qui, des plus lourdes croix désirant les fardeaux,
Partiez sans un regret, mouriez sans une plainte ;

Souffrez que notre amour distingue parmi vous
Godegrand, la victime, Opportune, la sainte,
L'Évêque au front si pur, l'Abbesse au cœur si doux.

L'OISEAU MERVEILLEUX

*Des pèlerins portaient leurs offrandes à sainte
Opportune-des-Bois. Au milieu d'eux et chemin
faisant, une femme très pauvre, qui n'avait rien
à brésenter, aperçoit dans les airs une alouette...*

Paroles de la femme pauvre :

Sur les bois, dans le ciel en fête,
J'entends un joli virelai.
Dame Opportune, s'il vous plaît,
Envoyez-moi cette alouette.

Elle chante comme un poète.
Mais, pour vous, lâchant son couplet,
Qu'il vienne, l'oiseau maigrelet,
Battre mon épaule ou ma tête...

Miracle : En mes mains le voici !
Madame, permettez qu'ici
Vers vous s'élève mon offrande.

Un passereau qui tend le cou
Ne peut pas vous gêner beaucoup.
Et puis, votre robe est si grande !

ÉVÊCHÉS...

A FERNAND MAZADE.

Par le Casque, l'Épée et le Verbe, ô Mazade,
Huguenot d'un autre âge et surtout chevalier,
Tu viens voir en passant Harel, le sommelier
Catholique, chez qui l'on boit une rasade.

Nous partons en berline, avec Monsieur de Sade.
On trotte vers la ville ; et, derrière un hallier,
Voilà Sééz dont l'évêque, au bas d'un escalier,
Nous attend. Pas de piège et pas d'arquebusade.

Nous montons les degrés de pierre du palais.
On ne sait si la robe a des tons violets,
Mais, à table le feu du cristal les avive.

Et le prélat d'ailleurs est si fin, si gentil,
Que je te sens, Mazade, ô poète, ô convive,
Même avant le champagne, à peu près converti.

TE SOUVIENT-IL POIZAT...

Te souvient-il, Poizat, de la pauvre voiture
Où nous allions, roulant et d'amont et d'aval,
Au trot irrégulier d'un tout petit cheval,
Lequel n'avait pas eu beaucoup de nourriture ?

Après le bois, le champ, la haie et la pâture,
Voici (pour nous, mon vieux, c'était le principal)
Que nous apercevons le Siège épiscopal
Et de ses deux clochers la fine architecture.

Pèlerins, nous dînons le soir à l'évêché.
Un cardinal préside, et tu n'es point fâché
De montrer ton esprit. A ces traits qu'il décoche,

Les prélats de sourire ou de rire, un instant.
Poizat, toi qui n'as pas la langue dans la poche,
Tu n'as jamais parlé si bien, — ni même autant.

FASTES

Palais épiscopaux, demeures seigneuriales,
Édifices ouverts à d'humbles desservants
Qui saluaient, dans le prestige des couvents,
Les hauts Abbés, venus de leurs abbatales ;

Vous aviez la faveur des visites royales.
Vos grilles exposaient, dans l'air ,à tous les vents,
Les armes de l'Évêque et vos lierres mouvants
Chuchotaient à l'abri des vieilles cathédrales.

Quand les jours prenaient fin avecque les soucis,
Les pontifes, quiets et mollement assis,
Se relevaient, disant : La cloche nous appelle.

On entendait monter l'essaim des oraisons.
Et bientôt les prélats entraient dans la chapelle
Majestueusement, suivis de leurs maisons.

DE CES TEMPS ANCIENS...

De ces temps anciens je garde la mémoire.
Je revois, tout au fond de mes jours révolus,
En cette obscurité des derniers Angelus,
Le Pontife à genoux dans la chapelle noire.

La lampe, ponctuant l'ombre de l'oratoire,
Épanchait vainement ses feux irrésolus
En face des vitraux, que rien n'avivait plus,
Et vers le tabernacle, où Dieu cachait sa gloire

Plus tard, à table, étant le roi des ménestrels,
Je tendais mon hanap à des vins naturels
Et fameux, destinés aux convives de marque.

Et comme il faisait bon, la nuit, près des clochers,
S'étendre, ne fût-on ni prince ni monarque,
Dans les lits fastueux de ces grands évêchés !

UN ÉVÊQUE

(1900)

Quel est ce jeune évêque ? Un envoyé des Cieux.
Du fond de son palais il gouverne la terre.
C'est le roi du village au clocher solitaire,
C'est le roi de la ville aux temples spacieux.

Un diocèse entier se reflète en ses yeux.
Ferme, atelier, logis, école, presbytère
Vivent sous sa houlette et, jusqu'au monastère,
On le proclame saint et docte et gracieux.

On vient le voir sans bruit, on le visite en foule.
Par le grand escalier de pierre tout s'écoule.
L'ombre a noyé la rampe et ses deux anges d'or.

D'honorables Messieurs avec des Chanoinesses
S'en vont. Et quelqu'un met, au bout du corridor,
Un flambeau sur les pas des Dames patronnesses.

LA VOIX DU TENTATEUR

A la beauté du jour s'unit la beauté d'Ève.
Mais, sur la femme, un souffle a passé. Le serpent,
Le reptile aux yeux d'or, va vers elle en rampant.
Il lui parle tout bas, tout bas, comme en un rêve.

Elle écoute. D'où vient le vent frais qui s'élève ?
Ce fruit, mystérieux et doux, qui le suspend,
Là, si près de ma bouche ? Est-ce vrai qu'il répand
Le plaisir infini dans la minute brève ?...

— C'est vrai. Goûtez-y donc, pour ne jamais mourir.
Puisqu'un épais feuillage ici doit vous couvrir,
La vision du Dieu jaloux sera trompée.

Il appelle ? Silence. Il vous chasse ? Dédain :
Là-bas, que signifie, aux portes du jardin,
Cet ange blême, avec sa tremblotante épée !

APPARITION

Dans le parc où l'écho répercutait sa voix,
Non loin de la forêt où la meute s'est tue,
Que le défunt revienne, ou fantôme ou statue,
Qu'il s'y dresse, ombrageux et fier comme autrefois.

Que sa haute effigie, aux fourrés sans abois,
Reste dans l'ombre, où Dieu l'élève et la situe :
L'homme verra bientôt Diane court vêtue
Risquer là son corps tiède à la fraîcheur des bois.

La voici, jeune encore et toujours infidèle.
En un sauvage lieu quelqu'un marche près d'elle
Et les flots d'un feuillage arrivent à son cou.

Ils vont l'ensevelir, vivante, au pied d'un arbre,
Quand la tête du mort apparaît tout à coup :
Pâle et terrifiante avec ses yeux de marbre.

LE VIN DE CANA

Des noces de Cana beau vin mystérieux,
Vin du premier miracle, obtenu dans la joie ;
Pour toi, quand on reprend la coupe qui rougeoit,
Tu parfumes la lèvre et tu retiens les yeux.

Sors-tu, vin nuptial, de la Terre ou des Cieux ?
D'un raisin dont l'esprit surnaturel flamboie ?
N'es-tu qu'un flot vermeil et léger sur la voie
Où s'engage le Christ, pâle et silencieux ?

Pourtant, c'est avec toi qu'il va sauver le Monde.
On verra de son flanc la blessure profonde
Changée en source vive où pourront s'abreuver,

Demain, les convertis des agapes nocturnes.
Ils diront aux époux, saisis dans leur lever :
C'était le sang d'un Dieu qui s'échappait des urnes !

LE VIN DE LA CÈNE

La mort approche avec la trahison infâme.

Jésus autour de lui voit les douze attablés.

Il dit, rompant le pain, fleur divine des blés :

« Mangez-le, c'est mon corps » que le gibet réclame

Puis désignant la coupe où luit un vin de flamme :

« Buvez-le, c'est mon sang ». O disciples troublés,

Puissiez-vous obtenir, à l'heure où vous tremblez,

La soif eucharistique accordée à toute âme.

Ce vin miraculeux, ce liquide vermeil,
Plus riant que le jour, plus chaud que le soleil,
C'est le Christ immolé dans le premier calice.

Priez donc, mais pleurez aussi, car on peut voir
En ce vase effrayant, qui reflète un supplice,
Le Corps de l'Homme-Dieu, tari, sanglant et noir.

PAQUES

C'est le troisième jour. C'est la divine aurore.
De l'ombre sépulcrale, à travers le ciel bleu,
Les anges voient monter le corps de l'Homme-Dieu.
Ils contemplent l'Hostie où le sang coule encore.

Mêlez vos carillons, cloches, dans l'air sonore.
Les champs sont embrasés, les vignes sont en feu.
Jésus nous a quittés, mais il reste, en tout lieu,
L'éternel échanton du monde qui l'adore.

Si l'Enfer gronde et vient, mangez, ô multitudes.
Et vous, prêtres, buvez au fond des solitudes :
Le vin se change au sang du Christ, à votre voix !

L'abîme aussi répond, dans la nuit, par rafales,
Jusqu'à cette heure où l'aube illuminant les croix,
Chante le ciel léger des Pâques triomphales.

LES YEUX DU CHRIST

*La tête, pour chercher du regard dans le ciel
Le Père qui nous fit une loi du supplice.*

PAUL BOURGET.

Les voilà donc ces yeux du Christ à l'agonie...
Ils reflètent, pareils à d'effrayants miroirs,
Du plus grand des forfaits, du plus affreux des soirs
L'horreur surnaturelle et l'angoisse infinie.

Le reniement, la haine enfant la calomnie,
Tous les bouillonnements du calice aux flots noirs,
Vont-ils réaliser les suprêmes espoirs
Du Juste qui pour nous meurt en cette avanie ?

Jésus va-t-il sauver même tous ceux qui croient ?
Non. Et son Cœur le sait. Non. Et ses yeux le voient...
Seigneur, combien sont-ils à dédaigner l'offrande

Du gibet, du pardon, de la vie et du sang ?...
Dieu le Père n'a pas vu de peine aussi grande
Que celle de tes yeux, ô Fils agonisant !

RÉSURRECTION

Mourez, ô mon Jésus, allez loin de la terre,
Élevez votre Esprit jusqu'au Dieu trois fois saint.
Vous avez du Très-Haut accompli le dessein :
Son amour vous accueille aux portes du mystère.

Ici-bas votre Corps, livide et solitaire,
Repose dans la nuit qui le garde en son sein.
Mais des anges déjà le formidable essaim
S'anime : il voit le Fils à la droite du Père !

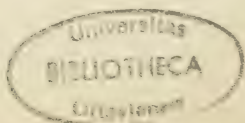
Dans trois jours l'Homme-Dieu sera glorifié.
Regardez, le Ciel s'ouvre et le Crucifié
Monte, d'un seul élan, du sépulcre à son Trône.

Comme il courbe le front devant la Trinité,
C'est d'Elle qu'il reçoit pour jamais la couronne,
Ce Roi du temps qui passe et de l'Éternité.

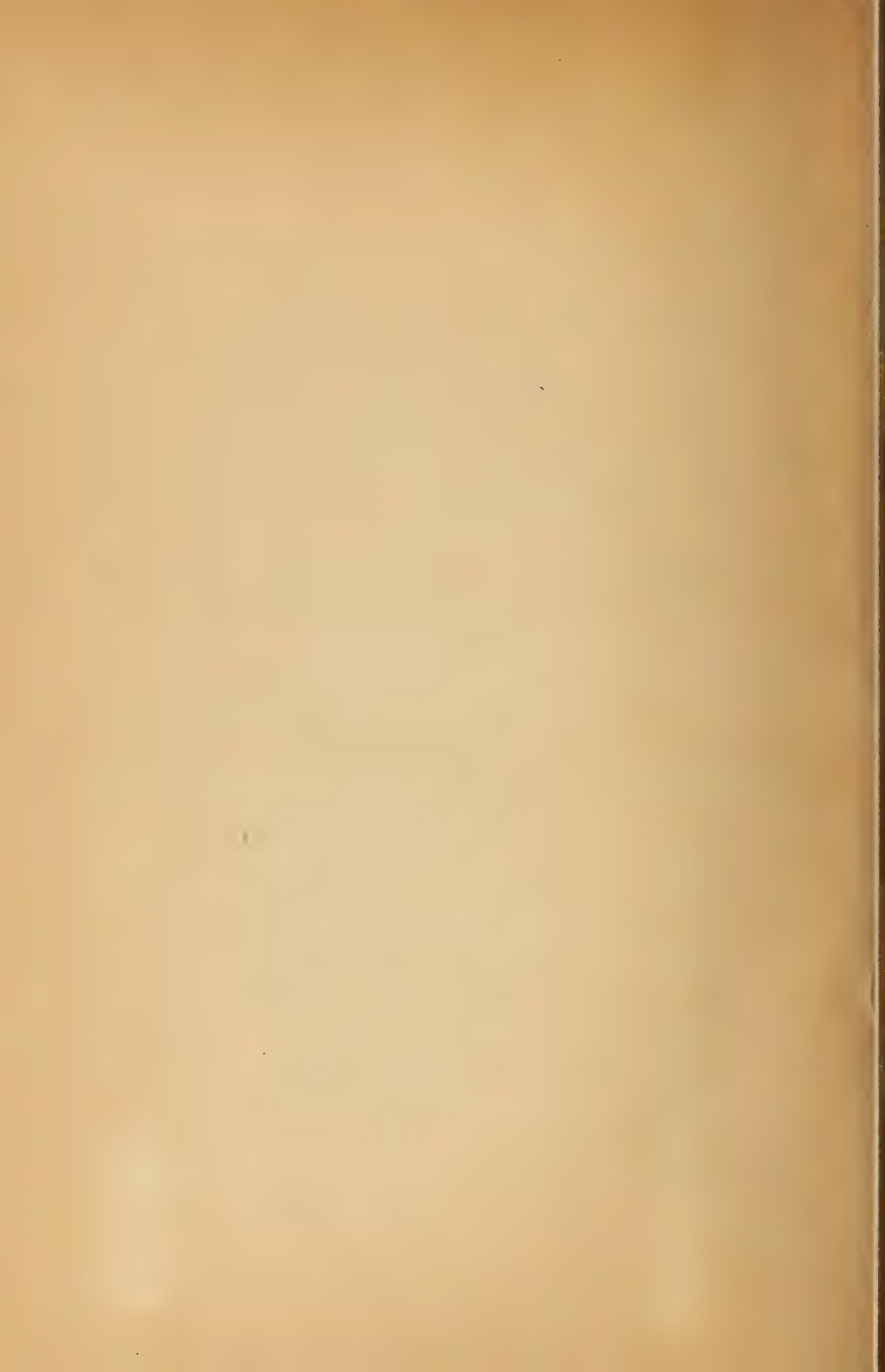
TABLE

Dédicace	7
Aspects du livre.....	9
Retour du Saint-Sacrement.....	11
L'Hostie au château.....	13
Au Dieu caché.....	15
La forêt détruite.....	17
La dernière chasse.....	19
L'adieu.....	21
Les Dames de Saint-Hubert.....	23
Aristocratie	25
Ressouvenance.....	27
La chasse.....	29
L'auberge	31
Le château.....	33
Le coup de fusil.....	35
Destinée	37
Mes prédécesseurs au manoir.....	39
La fête au vieux logis.....	41
A la colonelle R.....	43
A une musicienne.....	45
Fin de chasse.....	47
Chère Forêt.....	49
En Forêt.....	51

Quatre temps.....	53
L'achat.....	55
Souvenir de chasse.....	57
L'abbaye et les champs.....	59
Mon village sous deux curés.....	61
Cavalcade.....	63
A une descendante de Laure.....	65
L'inhumation de la pauvre.....	67
Fin d'un viager.....	69
Au cimetière.....	71
Vœu.....	73
Le poète aux champs.....	75
Hier un janséniste.....	77
Je suis d'un vieux pays.....	79
Je vous ai vue.....	81
A l'ami charitable.....	83
La manille en hiver.....	85
Dégustations.....	87
Déjeuner chez Alphonse Brunot.....	89
A Benoît Labre.....	91
A Benoît Labre.....	93
A Benoît Labre.....	95
Le logis du Val-Martel.....	97
Visite au Val Martel.....	99
La Beauvoisinière.....	101
Les Meuniers mes ancêtres.....	103
L'Âïeule par alliance.....	105
Le Sang.....	107
Angelus du soir.....	109
Logis de la Moisière.....	111
En mémoire du R. P. Édouard.....	113
Pierre Langlois.....	115
Le poète.....	117



Les amis, les hôtes.....	118
Les émules, les disciples.....	119
L'épouse.....	120
Au commandant Alix.....	123
Sur une morte.....	125
A une Inconnue.....	127
Sainte Opportune et saint Godegrand.....	129
Cloîtres.....	131
L'oiseau merveilleux.....	133
Evêchés... A Fernand Mazade.....	135
Te souvient-il, Poizat.....	137
Fastes.....	139
De ces temps anciens.....	141
Un évêque.....	143
La voix du tentateur.....	145
Apparition.....	147
Le Vin de Cana.....	149
Le Vin de la Cène.....	151
Pâques.....	153
Les yeux du Christ.....	155
Résurrection.....	157



ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — 7-21.

879 X 8 *e*

99

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**
Échéance

**The Library
University of Ottawa**
Date due

CE



a39003



002483641b

CE PQ 2274

•H43V5 1921

C00 HAREL, PAUL. VIE ET LE

ACC# 1414110

